ROSE ET PICARD,

OU

SUITE DE L'OPTIMISTE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

AVEC UN VAUDEVILLE ET DES COUPLETS;

MUSIQUE DE DALAYRAC,

PAR COLLIN-HARLEVILLE.





A PARIS,

Chez PRAULT, (*) Imprimeur, Quai des Augustins à l'Immortalité, N°. 44.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

(*) On trouve chez le même Libraire, L'OPTIMISTE, auquel l'Auteur a fait des changemens.

PERSONNAGES.

Le Cit. AGATHON (l'Optimiſte.)	*MONVEL.*
La Cit. AGATHON, ſon épouſe.	*La Cit. VALERYE.*
ROSE, orpheline, parente de la Cit. Agathon.	*La Cit. SIMON.*
Le Cit. MORINVAL, voiſin & ami d'Agathon.	*DESROSIERES.*
Le Cit. PICARD père, ancien portier du Cit. Agathon.	*DUGAZON.*
Le Cit. PICARD fils, jeune volontaire, amant de Roſe.	*DEVIGNY.*
LUCAS, jardinier du Cit. Agathon.	*BOUCHER.*

La Scène eſt en Touraine, au hameau de Plinville, dans la maiſon du Cit. Belfort.



ROSE ET PICARD,

OU

SUITE DE L'OPTIMISTE.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ROSE.

(*Elle arrange une table, des chaiſes, des taſſes, &c.*)

VOILA tout arrangé, fort bien. Ma jeune amie,
La charmante Angélique, eſt encore endormie.
Près d'elle, en ce moment, ſon petit enfant dort,
Doux fruit de ſon hymen avec le cher Belfort!
Notre grand-maman dort auſſi, je le ſuppoſe,
Car perſonne ne gronde; enfin chacun repoſe:
Ainſi me voilà libre. Il n'eſt pas encor tard;
Songeons au digne fils de ce bon vieux Picard.
Ce Picard eſt toujours préſent à ma penſée.
Pauvre ami! quelle nuit, hélas! il a paſſée!
Il a monté ſa garde: il devoit faire un froid!.....
Mais le bon Agathon étoit au même endroit;
Et, plus vieux, il a dû ſouffrir bien davantage.
Oh! je le plains auſſi! Mais Picard! à ſon âge,
On dormiroit ſi bien!.... Comme ils vont déjeûner!
Car, en partant, on m'a promis de l'amener.
Le chocolat eſt bon; oui, je l'ai fait moi-même;

Et, tout soldat qu'il est, je sais que Picard l'aime.
Cher Picard! je ne vois que Picard; ah! je croi
Que cette nuit lui-même il pensoit bien à moi.
Qu'il m'est doux de me voir sa maîtresse chérie!
Je suis fière, d'honneur! C'est qu'après sa patrie,
Et son père, je suis ce qu'il aime le mieux.
Mais notre Citoyenne approche de ces lieux;
Chut.

SCENE II.

ROSE, la Citoyenne AGATHON.

La Cit. AGATHON.

QUE faites-vous-là?

ROSE.

J'attends....

La Cit. AGATHON.

Bonne replique!
Pourquoi n'êtes-vous pas à côté d'Angélique?

ROSE.

C'est parce qu'elle dort.

La Cit. AGATHON.

Et l'enfant?

ROSE.

Dort aussi.

La Cit. AGATHON.

A cause de cela, vous demeurez ici!....
Et notre déjeûné?.... Car toujours il retarde.
Mon mari va rentrer de sa superbe garde.
Hé bien, le chocolat se fait-il?

ROSE.

Il est fait;
Il chauffe. Ils vont bientôt revenir, en effet.

La Cit. AGATHON.

Ils vont?...

ROSE.

Eh oui : Picard ſera de la partie.

La Cit. AGATHON.

De la partie ? allons ! elle eſt bien aſſortie !
Dans ce tems-ci, vraiment, on devient familier.
Mon mari monte avec le fils de ſon portier !....

ROSE, *vivement.*

C'eſt le fils du portier qui commande le poſte.
Picard eſt Capitaine.

La Cit. AGATHON.

Oui ? .... c'eſt qu'elle ripoſte !....
Je vais donc déjeûner avec Monſieur Picard !...

ROSE.

Oui Citoy... (*Elle ſe reprend.*) oui, Madame.

La Cit. AGATHON.

Ah ! c'eſt un grand hazard
Si vous n'avez pas dit encore : « oui Citoyenne ! »

ROSE.

J'en ſuis toujours tentée, il faut que j'en convienne.
Car, comme vous ſavez, c'eſt l'uſage par-tout.

La Cit. AGATHON.

A la bonne heure ; mais il n'eſt pas de mon goût.
Ne faut-il pas qu'auſſi je vous citoyenniſe ?

ROSE.

Eh mais... en tout le reſte, inégale & ſoumiſe,
Je vous dois tout, j'en fais l'aveu ; mais, entre nous,
Je ſuis tout auſſi bien citoyenne que vous.

La Cit. AGATHON.

L'Egalité ! par-tout elle veut me pourſuivre.
J'ai beau faire ; à préſent, je ne ſais plus où vivre.
Je vends ma ferme & vais à Paris, il le faut :
La Révolution nous en chaſſe bientôt.
Il faut, au bout d'un an, retourner à Plinville :
Trop heureux chez Belfort d'y trouver un aſyle !....
Et, pour me conſoler, Monſieur change de nom,
Et me fait appeller *Citoyenne Agathon.*
Agathon !...

ROSE.

Ce malheur, au fait, est peu de chose.

La Cit. AGATHON.

Ce n'est rien !... vous voilà bien Patriote, Rose !

ROSE.

Je l'ai toujours été.

La Cit. AGATHON.

C'est fort bien; & je croi
Que vous l'êtes au fonds, sans trop savoir pourquoi.

ROSE.

Ah ! sans savoir !...

La Cit. AGATHON.

Mais non. Je conçois votre ivresse,
Depuis qu'en ce logis on voit venir sans cesse
Ce citoyen Picard, Démocrate enragé !...

ROSE.

Enragé ? Je ne sais. Il est franc, doux, rangé.
Du reste, on ne sauroit aimer trop sa patrie :
Il l'adore, sans doute.

La Cit. AGATHON.

Eh... tenez, je parie
Que ce Picard vous aime.

ROSE.

Il me feroit honneur.

La Cit. AGATHON.

L'aimeriez-vous aussi?

ROSE.

Seroit-ce un grand malheur ?

La Cit. AGATHON.

C'en feroit un très-grand. J'ai des raisons secrettes.
Sachez vous estimer, Rose, ce que vous êtes.
J'ai sur vous des desseins; il suffit : je prétends
Vous choisir un époux, quand il en sera tems.

ROSE.

De cette attention je vous suis obligée.
Mais j'aimerois autant moi-même être chargée
Du soin de le choisir, cet époux.

La Cit. AGATHON.

Voyez donc?

ROSE.

Vous m'allez marier à quelque Arif.... ! Pardon;
Je veux dire à quelqu'un, dont l'air, le caractère,
Les sentimens enfin, ne pourront point me plaire.
Car moi, je veux aimer mon mari : le moyen
D'aimer, de vivre avec un mauvais citoyen!

La Cit. AGATHON.

Eh! qui vous dit qu'on veuille?... En vérité, j'admire
Ce petit air tranchant.

ROSE.

Oui, j'oserai le dire :
Lorsque tous les Français sont rentrés dans leurs droits,
Qu'ils sont libres; il est bien naturel, je crois,
Que de son cœur au moins une fille dispose.

La Cit AGATHON.

Ainsi, sans mon aveu, vous oseriez donc, Rose?...

ROSE.

Je ne dis pas cela. Mais je vous supplirai
De ne pas m'engager ici contre mon gré,
De ne me point contraindre...

La Cit. AGATHON.

Allons, paix, babillarde.

ROSE.

Voilà nos citoyens revenus de leur garde.

La Cit. AGATHON.

Nos citoyens! (*à mi-voix.*) j'enrage.



SCENE III.

La Citoyenne AGATHON, ROSE, AGATHON, PICARD fils.

(*Agathon est en bottines, & ceint d'un sabre; Picard est en uniforme.*)

AGATHON.

Ah! ma femme, bonjour,

La Cit. AGATHON.

Bonjour, mon cher.

(*Picard salue la Citoyenne Agathon, & elle lui rend son salut d'aussi bonne grace qu'elle peut.*)

AGATHON.

Eh bien! nous voilà de retour.

La Cit. AGATHON.

Je vous en félicite. Après une campagne,
Il est doux de revoir ses foyers, sa compagne.
Vous revenez enfin vainqueurs & glorieux!

PICARD fils, *avec fermeté, quoique poliment.*

Le poste où nous étions n'étoit pas périlleux.
Mais, voulût-on en faire une plaisanterie,
On est toujours fort bien où l'on sert sa patrie.

La Cit. AGATHON.

C'est tout simple.

PICARD fils, *à mi-voix.*

Bonjour, Rose.

ROSE, *de même.*

Bonjour. (*haut.*) Hélas!
Vous êtes tous les deux bien harassés, bien las.

AGATHON.

Moi, je ne suis point. C'est une bagatelle;
Je recommencerois, s'il le falloit.

La Cit. AGATHON.

Quel zèle!

ROSE

ROSE, *à Picard fils.*

Et vous, cher citoyen?..

La Cit. AGATHON.

Treve à tous ces discours;
Rose, allez donc chercher le chocolat.

ROSE.

J'y cours.

(*Elle sort en souriant à Picard, qui la suit des yeux.*)

SCENE IV.

AGATHON, la Citoyenne AGATHON, PICARD fils.

AGATHON.

L'AIMABLE fille !

PICARD fils.

Oh ! oui.

AGATHON.

Ma foi, je le répète ;
Cette garde est vraiment une chose parfaite.
D'abord, elle est l'appui de notre Liberté.
Puis, elle rétablit l'antique Egalité.
Chacun son tour enfin : vous dormez ; moi, je veille :
Et puis, lorsque je dors, vous veillez ; à merveille.

La Cit. AGATHON.

Toutes les nuits pourtant sont faites pour dormir.

PICARD fils.

Ah ! pour que vous dormiez, on veille avec plaisir.

La Cit. AGATHON.

Monsieur !...

AGATHON.

Il est galant.

PICARD fils.

Non, mais je suis sincère.

Le Cit. AGATHON.

Cette garde, ce semble, est fort peu nécessaire
Dans un village.

PICARD fils.

Ici, comme par-tout ailleurs,
N'est-on pas citoyen ?

AGATHON.

En dépit des railleurs,
Nous nous sommes montrés, je l'espère, à Plinville.
Et, dis-moi, notre garde étoit-elle inutile,
L'autre hiver... de long-tems nous ne l'oublirons tous,
Quand ces brigands nombreux vinrent fondre sur nous ?
Nous, bien ou mal armés, fiérement nous marchâmes,
Et nous fîmes si bien, que nous les repoussâmes.

PICARD fils.

Vous fûtes blessé même, à ce qu'on m'écrivit.

AGATHON.

Un peu, mais quoi ! j'ai fait mon devoir ; il suffit.
Quand nos braves Français volent à la frontière,
Pour leurs concitoyens, & pour la France entière,
Il est bien naturel, pour garder leurs foyers,
Que tous les habitans soient autant de guerriers.

PICARD fils.

Vraiment ! je vois qu'ici l'on fait bien le service.

AGATHON.

N'est-ce pas, mon ami, qu'on n'est point trop novice?
Enfin, depuis trois ans, tous soldats citoyens,
Nous veillons, protégeons & personnes & biens.

La Cit. AGATHON.

Oh oui ! votre gibier, par exemple, il abonde !

AGATHON.

Eh ! le gibier, ma femme, étoit à tout le monde.
Chacun a fort bien pu le tuer sur son champ.
Tu sais que sur ce point je n'étois pas méchant,
Que j'ai fermé les yeux sur beaucoup de licences...
Et je me reprochois encor mes jouissances.
Quand je songeois combien le gibier coûtoit cher

A nos cultivateurs, je le trouvois amer.
J'aurois fait à l'Etat bien d'autres facrifices.
Le plus beau droit, celui qui faifoit mes délices,
C'eft le droit d'obliger, je ne l'ai point perdu.

PICARD fils.

Oh ! non.

La Cit. AGATHON, *avec impatience à Rofe qui rentre.*

Ce déjeûné long-tems eft attendu.

AGATHON.

Il arrive à propos.

SCENE V.

LES MÊMES, ROSE, *qui apporte le chocolat.*

PICARD fils, *allant au-devant de Rofe pour la foulager.*

PERMETTEZ, je vous prie,
Rofe...

La Cit. AGATHON, *avec humeur, à Picard fils.*

Vous allez tout renverfer, je parie.

AGATHON.

Ce feroit bien dommage. Allons, affeyons-nous,
Vous, auprès de ma femme, & Rofe auprès de vous.
(*Tout le monde s'affied.*)
Et que ne puis-je ainfi réunir ma famille !

ROSE.

Bientôt, j'efpère.

PICARD fils.

Oh ! oui, j'en réponds.

AGATHON.

Et ma fille ?
Comment va-t'elle ?

ROSE.

Bien.

AGATHON.

Et le petit Belfort?

ROSE.

A merveille. Il repose: il est déjà bien fort.

AGATHON.

Pauvre petit! vraiment, je crois qu'il me ressemble.

ROSE.

Rien n'est plus vrai.

La Cit. AGATHON.

Le père écrit peu ce me semble.

Je crains.....

AGATHON.

Je ne crains rien: apprends qu'un vrai soldat
N'a pas le tems d'écrire; il fait mieux: il se bat.
Cher Belfort! de la noce il revole à la guerre,
Et devoit revenir après un an: son père
Tombe malade; il court lui prodiguer ses soins:
Ne pouvant la guérir, il le console, au moins,
Puis, lui ferme les yeux: & la douleur dans l'ame,
Ne peut qu'un seul instant revoir sa chère femme,
Et part....

PICARD fils, *avec chaleur.*

Il le devoit. Avec distinction
Belfort servoit avant la Révolution.
Plein de patriotisme autant que de courage,
A tout son régiment il n'a point fait ombrage;
Du service un Français ne se retire pas,
Quand la France en danger a besoin de son bras.

AGATHON.

Bravo! mon cher Picard.

PICARD fils.

Pour moi, je vous assure
Que je serois encore à Metz, sans ma blessure;
Mais me voilà guéri.... si mes vœux sont remplis,
Bientôt.... (*Il regarde Rose.*)

AGATHON, *à mi-voix.*

Ils le seront, c'est moi qui vous le dis;
Et vous serez content de ce petit voyage.

PICARD, *de même.*

Je n'ose l'espérer.

AGATHON, *de même.*

Allons donc ! bon courage.
Tout ira bien, mon cher.

La Cit. AGATHON.

Toujours se parler bas !

AGATHON.

Pardon.

(*à Picard fils.*)

Contez-nous donc quelqu'un de vos combats.

PICARD fils.

Eh ! mais...

La Cit. AGATHON.

Pourquoi gêner Monsieur ?

PICARD fils.

Je vous proteste
Que je conte fort mal.

AGATHON.

Vous êtes trop modeste.
Pauvre garçon ! l'a-t'il assez belle échappé ?
Ce boulet de canon....

PICARD fils.

Oui, m'a presque attrappé ;
Je devois perdre un bras.

ROSE.

Ah ! mon dieu !

AGATHON, *à Rose.*

Tu frissonnes...
Ce boulet a manqué de tuer deux personnes.

La Cit. AGATHON.

Laissons-là ce sujet.

AGATHON.

C'est bien dit.

(*à Picard fils.*

Ça, mon cher,
Redites-nous encor votre chanson d'hier :
J'en aime fort l'idée, & le refrain m'enchante.

PICARD fils.

Avec plaisir ; mais quoi, l'on fait comme je chante !

AGATHON.

Eh ! qu'importe ? d'ailleurs, Rose vous aidera,
Et sa touchante voix vous accompagnera.

PICARD fils.

Si Rose vouloit bien...

ROSE.

Ah ! qu'à cela ne tienne ;
Car je la sais par cœur.

PICARD fils.

Quoi, chère citoyenne,
Vous avez retenu ma chanson ?

ROSE.

Oui, vraiment.
Je ne sais... vos couplets s'apprennent aisément.

AGATHON, *souriant.*

Oui ? je le crois sans peine.

La Cit. AGATHON, *avec impatience.*

Allons ! vraiment il semble...

AGATHON.

Ma femme a bien raison : voyons, chantez ensemble.

PICARD fils.

(*Il chante seul les quatre premiers vers de chaque couplet ; Rose chante avec lui les quatre derniers.*)

Autrefois, content d'être aimable,
Joyeux & galant tour-à-tour,
Le Français fredonnoit à table
Chansons à boire, ou bien d'amour. *Bis.*
Maintenant, nos banquets civiques
Retentissent de nobles sons : *Bis.*
Nous aimons toujours les chansons, } *Bis.*
Mais les chansons patriotiques.

AGATHON.

A merveille. Vraiment, vous vous accordez bien.

(*Rose & Picard se regardent en souriant.*)

PICARD fils.

Pour cela, gardez-vous de croire
Que, devenus tristes & froids,

Les Français renoncent à boire,
D'amour aient oublié la voix. *Bis.*
C'est aux cœurs mâles, énergiques,
Nobles feux, que vous éclatez, *Bis.*
Nous portons encor des santés,
Mais des santés patriotiques. } *Bis.*

Doucement notre cœur s'épanche,
Grace à l'heureuse Egalité;
Amour pur, gaité simple & franche,
Sont les fruits de la Liberté. *Bis.*
Ton image, ô ma République!
A nos yeux s'offre à chaque pas. *Bis.*
Jeux, travaux, spectacles, repas,
Tout en France est patriotique. } *Bis.*

AGATHON, *embrassant Picard.*

Picard, ces couplets-là sont d'un bon Citoyen;
A tout Républicain ils sont bien sûrs de plaire.
(*à Rose.*)
Le cœur en est ému... n'est-il pas vrai, ma chère?

ROSE.

Il est vrai...

AGATHON *à Picard.*

Répétez ce troisième couplet:
Je veux l'apprendre aussi.

La Cit. AGATHON.

Pardonnez, s'il vous plait,
Messieurs: cette chanson est superbe, sans doute.
Mais, du matin au soir, Dieu sait si j'en écoute!
Et d'ailleurs, j'ai là-bas des ordres à donner.
(*Elle sort.*)

SCENE VI.

AGATHON, ROSE, PICARD fils.

PICARD fils.

Elle est peu curieuse.

AGATHON.

Il faut lui pardonner.

C'est qu'en patriotisme elle ne va pas vîte.
Outre que sa fortune est tant soit peu réduite,
L'amour-propre est blessé par mille petits riens.
Ses regrets obstinés m'affligent, j'en conviens.
Qu'y faire, mes amis? je suis doux, puis j'espère
De l'exemple, du tems, & de son caractère;
Car elle a de l'esprit; elle est humaine, au fonds;
Et sera patriote avant peu, j'en réponds.

ROSE.

Qui ne le sera pas?

AGATHON.

Eh oui! qu'elle se presse...
Ah! c'est le Jardinier. Que veut-il?

SCENE VII.

LES MÊMES, LE JARDINIER.

AGATHON.

Hé bien, qu'est-ce,
Mon bon Lucas?

LE JARDINIER.

Monsieur...

AGATHON.

Monsieur!.. Eh! songe donc
A ne plus m'appeller que Citoyen.

LE JARDINIER.

Pardon,
Monsieur; c'est que j'oublie...

AGATHON.

Encor!

LE JARDINIER.

C'est l'habitude.

AGATHON.

Ce terme de Monsieur à mon oreille est rude.
Il ne dit rien au cœur; il n'est pas naturel;
Celui de CITOYEN est bien plus fraternel.

LE JARDINIER.

LE JARDINIER.

Je dois pourtant respect...

AGATHON.

Oui, peut-être à mon âge;
Car je suis le doyen de mon petit ménage.
Ne vois en moi qu'un homme, au reste; & te souvien
Que je suis ton égal & ton concitoyen.
Hé bien donc! tu disois que quelqu'un me demande?

LE JARDINIER.

Oui, mon... Concitoyen.

AGATHON.

Bon.

LE JARDINIER.

Ils sont une bande:
L'un d'eux tient un rouleau de papier sous son bras.

AGATHON.

Ah! je sais ce que c'est: j'y vais. Mais quoi! Lucas,
Je te fais compliment: ton jardin est superbe:
Aucune place vuide, & pas un seul brin d'herbe.
Parterre, potager, espaliers, tout est bien.

LE JARDINIER.

Ah! vous êtes toujours content, cher citoyen.

AGATHON.

Non. Je te rends justice.

LE JARDINIER.

Il est bien vrai qu'en France,
On n'a point encor vu de plus belle apparence.
Vignes, jardins, champs, prés, tout fait plaisir à voir.
La belle année enfin que nous allons avoir!

AGATHON.

Mais à l'Etre suprême, il faut en rendre hommage,
Car tu n'es pas toujours courbé sur ton ouvrage;
Tu tournes quelquefois tes regards vers les cieux.

LE JARDINIER.

Oh! oui. Mais quelque part que je jette les yeux,
Sur ma tête, à mes pieds; enfin, par-tout de même,
J'admire, & crois devoir bénir l'Etre suprême.

AGATHON.

Bien dit, mon cher Lucas; tu m'enchantes; mais voi
Combien l'homme est heureux !

LE JARDINIER.

Ah ! qui l'est plus que moi?
Tous les humains là-haut ont un excellent père;
Et moi, j'en ai là-haut un second sur la terre.
Mais je vais arroser; car avec tout cela,
Aide-toi, comme on dit, *& le ciel t'aidera.*

(Il sort.)

AGATHON.

Bien.

SCENE VIII.

AGATHON, ROSE, PICARD fils.

AGATHON.

IL a de l'esprit, avec un cœur sensible.
C'est qu'il m'aime vraiment !...

PICARD, fils.

Eh ! seroit-il possible
De ne pas vous aimer?

ROSE.

Vous-même, pour eux tous
Êtes si bon !

AGATHON.

Eh ! mais, c'est tout simple. Entre nous,
Comme Greffier, souvent je reçois leur visite;
Car ils sont enchantés de m'avoir : j'écris vite :
J'ai la main belle; & puis j'ai bien plus de loisir,
Ah ! de les obliger je me fais un plaisir.

ROSE.

En est-il un plus doux?

AGATHON.

Un tel emploi m'honore.

Ils m'avoient élu Maire ; & d'une voix encore
Ils m'ont nommé Greffier : cela prouve, je croi,
Qu'ils ont toujours un peu de confiance en moi.

(*Après un moment de pause.*)

Ces villageois, qu'à peine on croyoit nos semblables,
Combien, moi, je les trouve honnêtes, respectables!
Je les admire. Bons, sobres, laborieux,
Point débauchés sur-tout, & point ambitieux;
Leur corps sain, vigoureux, leur ame droite & pure,
Semblent encor sortir des mains de la nature.
Mais ils ne sentoient pas assez leur dignité,
Leurs ames que tenoient comme en captivité,
La superstition, les dîmes, les corvées,
Le travail même; enfin les voilà relevées...
A leurs yeux; car toujours elles brilloient aux miens.
Ils savent tous qu'ils sont hommes & citoyens,
Et que leurs longs travaux, seuls nourriciers des villes,
Sont les premiers de tous, étant les plus utiles.
Mais je m'oublie: adieu; car tous ces braves gens
N'ont pas de tems à perdre : au revoir, mes enfans.

(*Il revient sur ses pas.*)

Je vous laisse tous deux, & n'en ai point d'ombrage.
Je vous connois: ma Rose est vertueuse & sage;
Et l'amant délicat, le brave citoyen,
De l'honneur de sa belle est le plus sûr gardien.

(*Il sort.*)

PICARD fils, *lui crie de loin.*

Oui, je vous en réponds.

SCENE IX.

ROSE, PICARD fils.

PICARD fils.

Que cet homme estimable
A de patriotisme, & qui le rend aimable!

ROSE.

Et ce n'eſt point chez lui, crainte, affectation.
Il étoit, dès avant la Révolution,
Ce qu'il eſt aujourd'hui, bon, humain, populaire.

PICARD fils.

La Révolution d'abord a dû lui plaire.
Les principes divins par elle proclamés,
Dès long-tems, dans ſon cœur étoient tous imprimés;
Et ce qu'a prononcé le vœu d'un peuple immenſe,
Agathon, par inſtinct, l'exécutoit d'avance.

ROSE.

Auſſi, de ſon pays bien loin de s'exiler,
D'abord, dans notre garde il a ſu s'enrôler.
Même zèle depuis, même patriotiſme;
Il n'a point varié. Chez lui point d'égoïſme.
Il ne cherche pas même à paroître, à briller.
Tour-à-tour, digne Maire & ſimple Fuſilier,
Pour le bien public ſeul, par-tout il ſe dévoue.

PICARD fils.

Ce qui m'en plaît ſur-tout à moi, je te l'avoue,
C'eſt qu'en lui, le civiſme eſt franc, ſans être outré,
Et que, ſage & ſenſible, il n'eſt point modéré.
Mais laiſſons ce brave homme. & parlons de nous-mêmes.
Je t'aime, chère Roſe, & je crois que tu m'aimes.
Car les déguiſemens ne ſont pas faits pour nous.
Quand pourrai-je eſpérer de me voir ton époux?
Il me tarde vraiment que ce beau jour là vienne.

ROSE.

Tu connois ma tendreſſe, & je crois à la tienne;
Mais quoi! je ſuis bien jeune encore.

PICARD fils.

J'en conviens.
Nous en ferons plutôt d'utiles citoyens.
Tiens, nous ne ſommes plus dans ces jours de molleſſe,
Où l'amour n'étant rien que langueur & foibleſſe,
En ſoupirs, en fadeur pouvoit ſe conſumer.

Mais quand l'esprit public a su nous enflammer,
Tous les instans qu'on donne à la galanterie,
Sont autant de larcins qu'on fait à sa patrie.
Je suis guéri, ma chère, & me crois obligé
De prévenir plutôt la fin de mon congé.
Que ta tendresse ici ne soit point alarmée:
Une fois ton époux, je repars pour l'armée.

ROSE.

Touchant motif vraiment pour obtenir ma main!
Monsieur m'épouse, & puis il part le lendemain.

PICARD fils.

Vous m'appellez Monsieur! vous êtes donc fâchée?

ROSE.

Mais oui.

(*Se radoucissant.*)

Tu sais combien je te suis attachée.
Mais sachons différer notre commun bonheur.
Si ton devoir t'appelle au poste de l'honneur,
Pars: tu connois ma foi, je ne suis point jalouse.
Vole, & reviens vainqueur: au retour, je t'épouse.

PICARD fils.

Attendre jusques-là? je n'y puis consentir.

ROSE.

Ah! si tu m'aimois!...

PICARD fils.

Rose, il ne faut point mentir:
L'espérance & l'amour échauffoient mon courage.
Mais combien j'en aurois encore davantage,
Si je pouvois me dire: « Allons, Picard, du cœur,
» Tu te bats pour ta femme. » Ah! je serois vainqueur.

ROSE.

Songe donc... A tes vœux quand je serois docile,
Que telle autre à gagner sera plus difficile.
C'est elle qu'il faudroit presser plutôt que moi;
Et tu sais bien de qui je veux parler, je croi.

PICARD fils.

Ah! oui, la citoyenne Agathon. Il me semble
Que nous devons pourtant être assez bien ensemble.

Car enfin, j'ai pour elle en mille occasions,
Des égards, des respects, & des attentions,
Qui vraiment ne sont pas des plus républicaines,
Il faut que je l'avoue; & je perdrois mes peines !

ROSE.

Ces efforts, mon ami, dont je te sais bon gré,
La touchent foiblement: même, je t'avourai
Qu'aux soins que tu me rends, elle paroît contraire.
Tant cette femme en tout est extraordinaire !

PICARD fils.

Ah, Rose ! je sais bien pourquoi je lui déplais,
C'est parce que je suis bon patriote.

ROSE.

Eh, mais !...
Je ne sais trop. Sur moi, dit-elle, elle a des vues
Qui me conviennent mieux.

PICARD fils.

Te sont-elles connues ?
(*Avec dépit.*)
Eh non !... Que ceci va me causer de chagrins !

PICARD fils.

Mais si la citoyenne est ferme en ses desseins,
Ecoute donc, au fait, elle n'est point ta mère;
Et, d'ailleurs, n'as-tu pas vingt & un ans, ma chère?

ROSE, *vivement.*

Non, je ne les ai point pour lui désobéir.
Rose, mon cher ami, ne veut point te trahir.
Je t'aime bien; je suis fort bonne Démocrate;
Mais jamais pour cela, je ne veux être ingrate.
Je lui dois tout. Tantôt, en ma vivacité,
J'ai mis dans mes discours un peu de liberté.
Mais elle n'ira pas au point d'être rebelle;
Et, tout en promettant de te rester fidelle,
Jamais, sans son aveu, je ne me marirai.

PICARD fils.

Je ne puis qu'applaudir. Car, je te l'avourai,
Reconnoissance, amour, c'est le seul despotisme
Qui puisse supporter mon chaud patriotisme.

Mais nous la toucherons. Bon, voici Morinval.
J'espère en lui : s'il a plaidé pour son rival,
Il voudra bien m'aider ; car il m'estime & m'aime.
ROSE.
Ah ! je le crois. Il est si brave homme, lui-même !

SCENE X.

MORINVAL, PICARD fils, ROSE.

MORINVAL.

Ah ! bon jour, mes amis.
PICARD fils.
Bonjour, cher citoyen.
ROSE.
Vous voilà de retour !
MORINVAL.
Oui, chere Rose. Hé bien,
Quoi de nouveau? Voyons.
PICARD fils.
Quoi? que Rose m'est chère...
MORINVAL.
Cela n'est pas nouveau.
PICARD fils, *débite vivement tout ce couplet.*
Non. Que j'ai su lui plaire,
Qu'avant de repartir, je voudrois l'épouser,
Que Madame Agathon peut me la refuser,
Que Rose, bien moins tendre encor qu'obéissante,
Ne m'épousera pas à moins qu'on n'y consente,
Que j'ai grand besoin d'aide, & qu'enfin aujourd'hui,
J'implore, bon voisin, votre appui.
MORINVAL.
Mon appui ?
Vous connoissez tous deux mon amitié, mon zèle.
Mais de votre union vouloir que je me mêle,
C'est vouloir, mes enfans, qu'elle manque tout net.

Pour réussir en rien Morinval n'est point fait,
Et je ne peux que nuire à ceux pour qui je plaide.

ROSE.

Oh non! mais essayez, & venez à notre aide.

MORINVAL.

Volontiers. Si jamais, hélas! je n'ai goûté
Le plaisir d'être utile, au moins je l'ai tenté.
Ça, mes amis, je vais entreprendre l'ouvrage.
(*à Picard fils.*)
Retirez-vous d'abord, de peur de faire ombrage.

PICARD fils.

Puisqu'il le faut, je sors. Adieu, Rose.

ROSE.

Au revoir?

PICARD fils.

Oui, je l'espère bien: je reviendrai ce soir.
Trois objets, à jamais, partagent ma tendresse;
Ma patrie avant tout, mon ami, ma maîtresse.
(*Il sort.*)

SCENE XI.

ROSE, MORINVAL.

MORINVAL, *le suivant des yeux.*

Hé bien! voilà pourtant ceux qu'autrefois l'orgueil
Dédaignoit, eût à peine honorés d'un coup d'œil!
J'appréciai toujours ce jeune homme: oui, ma chère,
Vous serez fort heureuse avec lui.

ROSE.

Je l'espère...
Si je l'épouse, au moins: car la dame Agathon
Me paroît éloignée...

MORINVAL.

On verra; que fait-on?
Quelqu'un vient; bon c'est elle. Allons, laisse-nous,
Rose.

ROSE.

ROSE.

C'est sur vous, sur vous seul que mon bonheur repose.
(*Elle sort.*)

MORINVAL, *de loin.*

Aimable & chère enfant !

SCENE XII.

MORINVAL, la Citoyenne AGATHON.

La Cit. AGATHON.

C'est vous, mon cher voisin !

MORINVAL.

Oui, bonjour, ma voisine.

La Cit. AGATHON.

Ah ! de retour, enfin !

MORINVAL.

Vous reconnoissez là mon bonheur ordinaire :
Je m'en vais à Paris pour finir une affaire
Qui dût m'y retenir tout au plus quinze jours.
Mais j'y tombe malade ; &, loin de tout secours,
J'y languis... sans parler de ce que cela coûte !...

La Cit. AGATHON, *assez froidement.*

C'est un cruel malheur. Vous jugez bien sans doute
Du sincère intérêt que nous avons pris tous...

MORINVAL.

Je vous en remercie. Et votre cher époux,
Comment se porte-t-il ?

La Cit. AGATHON.

Très-bien : toujours le même,
Plus ferme que jamais dans son charmant systême,
Trouvant que tout va bien, très-bien.

MORINVAL.

Eh ! mais, tant mieux,
Pour lui du moins : que n'ai-je aussi les mêmes yeux !

La Cit. AGATHON.

Vous n'êtes pas content de tout ce qui se passe ?

MORINVAL.

Ah!

La Cit AGATHON.

Bon, je vous entends.

(*d'un air plus affectueux.*)

Asseyez-vous, de grace.

MORINVAL.

Bien obligé.

La Cit. AGATHON.

Je suis charmée, en vérité,
De vous revoir, sur-tout en meilleure santé.

MORINVAL.

Je suis sensible...

La Cit. AGATHON.

Enfin, vous voilà raisonnable;
Et vous ne trouvez plus tout superbe, admirable.
Comme moi, désormais vous saurez discerner
Ce qu'il faut applaudir, ce qu'on peut condamner.
Au moins, nous serons deux, nous pourrons nous entendre;
Oui...

MORINVAL.

Je ne me suis pas, je le vois, fait comprendre.

SCENE XIII.

La Citoyenne AGATHON, MORINVAL, AGATHON.

AGATHON, *de loin.*

Morinval!

MORINVAL.

Agathon!

AGATHON.

Mon ami, c'est donc toi,
Après six mois entiers, enfin je te revoi.

MORINVAL.

Ils m'ont paru bien longs.

AGATHON.

C'eſt pourtant lui, ma femme.

(*à Morinval.*)

Embraſſons-nous encore.

MORINVAL.

Ah ! de toute mon ame.
Par ce touchant accueil je me ſens attendri.

AGATHON.

Ce pauvre Morinval ! le voilà donc guéri !

MORINVAL.

Il eſt bien tems, je crois.

AGATHON.

Va, mon vieux camarade,
De ta vie, à préſent, tu ne ſeras malade.

La Cit. AGATHON.

Il en répond.

AGATHON.

Mon cher, on va ſe tutoyer :
Sur mon meilleur ami je prétends m'eſſayer.
Fais de même ; & ſuivons déſormais un uſage,
Que je trouve à la fois patriotique & ſage :
Car, outre que le *vous* ne s'adreſſe qu'à deux,
Le *toi* ſemble plus tendre & plus affectueux.

Le Cit. AGATHON.

Oui, fort bien ; mais je vais vous dire une nouvelle,
Notre ami Morinval rabat de ſon beau zèle ;
Il n'eſt plus ſi content de tout ce qui ſe fait.

AGATHON.

Comment ?

La Cit. AGATHON.

Demandez-lui.

AGATHON, *à Morinval.*

Se peut-il, en effet ?
Mais, mon cher Morinval, ſous l'ancien régime,
Tu ne voyois par-tout qu'erreur, misère ou crime.

A t'entendre, en un mot, tout étoit mal : eh bien !
Lorsque tout est changé, tu dois trouver tout bien.

MORINVAL.

Ecoute, à me juger ton épouse est trop prompte :
J'en suis fâché ; mais quoi ? nous sommes loin de
compte.
Non, mon cher Agathon, je ne suis point changé.
Exempt, tu le sais bien, de maint sot préjugé,
J'ai de tout tems haï, frondé la tyrannie,
Détesté l'esclavage ; & mon sombre génie
En secret révolté contre l'oppression,
N'avoit pas attendu la Révolution.
J'ai senti le besoin d'un autre ordre de choses :
Grace au ciel, il existe ; & toi, tu me supposes
Contre ce qui s'est fait un injuste chagrin ?
Non. Si je gronde ici, c'est en Républicain ;
C'est en homme qui craint que de ce titre insigne
Plus d'un Français encor ne soit pas assez digne ;
Qui voit avec douleur qu'on n'est point pénétré
De cet esprit public & de ce feu sacré,
Dont devroit enflammer l'amour de la Patrie.
De cent traits généreux mon ame est attendrie.
Mais mon ami, combien de basses actions,
De calculs ténébreux, de viles passions !
Chez la plupart, combien de froideur, d'égoïsme !
Qu'il est, sous le manteau d'un beau patriotisme,
De traîtres, d'intrigans, d'avides fournisseurs !
Et tout cela, pourquoi ? C'est qu'on n'a point de mœurs ;
C'est que tout a changé, tout, excepté les hommes ;
Et que nous-même enfin, oui, tous tant que nous
sommes,
Ne semblons pas encore assez bien convaincus
Qu'on n'est Républicain qu'à force de vertus.

AGATHON.

Ce discours, Morinval, annonce une belle ame ;
Et j'applaudis moi-même au zèle qui t'enflamme.
Ce que tu nous dis-là, je l'ai souvent pensé.
Mais que veux-tu, mon cher ? on court au plus pressé.

Il falloit secouer le joug du despotisme;
Et pour y réussir, à ce patriotisme
Tu sens bien qu'il falloit donner tout son effor.
Nous voilà libres; mais ce n'est pas tout encor.
Il faut vaincre ou mourir; & purger nos frontières
D'esclaves, de brigands, des hordes meurtrières,
De despotes jaloux contre nous conjurés;
De tous nos ennemis à la fin délivrés,
Et ne craignant plus rien des tyrans ni des traîtres,
Lorsqu'enfin nous serons chez nous une fois maîtres,
Des saintes loix le règne alors s'affermira;
Les mœurs y répondront; & l'on reconnoîtra
Que notre République, heureuse & triomphante,
A les vertus pour base, & même les enfante.

MORINVAL.

Je l'espère.... mais quoi, mon cher, depuis six mois,
Te voilà devenu bien fort!

AGATHON.

Ah! je le crois.
On se forme, vois-tu, dans une République.
Jadis, je me mêlois fort peu de politique:
Car à quoi bon? ni toi, ni moi, n'y pouvions rien.
Et lorsque je disois « tout est bien, tout est bien, »
Je jugeois les détails, & point du tout l'ensemble.

MORINVAL.

En détails, il étoit bien des maux, ce me semble.

AGATHON.

Sans doute, il en étoit; mais chez moi, moins qu'ailleurs.
Heureux en femme, fille, amis & serviteurs,
Habitant fortuné d'un paisible hermitage,
Cher & peut-être utile à tout mon voisinage,
Je croyois tout le monde heureux: du grand tableau
Je ne voyois qu'un coin, & le voyois en beau.
Car il entra toujours en tous nos vains systêmes
Tant soit peu d'égoïsme, & d'amour de nous-mêmes.
Mais enfin de mon sort si je m'applaudissois,
Cela n'empêche pas qu'avec tout bon Français

Je ne sente à présent que mille abus énormes
Vouloient un prompt remède & de grandes réformes.
Tout est changé, tant mieux; j'en suis charmé : mais
quoi ?
Dans mon erreur du moins j'étois de bonne foi.
Peut-être mon bonheur n'étoit qu'imaginaire,
Et ma gaiété l'effet d'un heureux caractère;
Mais, c'est par sentiment & par réflexion
Que j'adore aujourd'hui la Révolution,
Que j'espère bientôt la mieux bénir encore.
Qu'il sera beau le jour dont nous voyons l'aurore!...

La Cit. AGATHON.

Eh! je ne verrai point ce jour là de long-tems,
Ni vous non plus.

AGATHON.

Hé bien! n'as-tu pas des enfans?
Nos enfans le verront. Je sens que je suis père,
Et qu'on jouit déjà du bonheur qu'on espère...
Qu'on espère? que dis-je? eh mais! en cent façons,
Oui, tout en espérant déjà nous jouissons.
Ce Dieu, dont on avoit défiguré l'image,
Reçoit d'un peuple entier un simple & pur hommage.
Après Dieu, c'est la loi, dont l'invisible main
Nous va de bonnes mœurs applanir le chemin.
Voi la maternité de respects entourée,
Le célibat flétri, la vieillesse honorée,
La pitié tendre unie à l'amour filial,
Le divorce épurant le lien conjugal,
La chicane, cette hydre à jamais terrassée,
D'un luxe corrupteur la mémoire effacée,
Et ces secours, qu'enfin donne l'humanité,
Ne laissant nul prétexte à la mendicité.
Par-tout haine aux pervers, honneur à la décence,
Au malheur, & sur-tout respect à l'innocence.
Ainsi la République, ô mon cher Morinval!
De toutes les vertus a donné le signal.

MORINVAL.

J'embrasse avec transport cette touchante image.

(*Voyant venir Picard père.*)
Et... tiens, ce sentiment, voici qui le partage,
Qui de la liberté goûte déjà les fruits,
Et d'avance est heureux.

SCENE XIV.

LES MÊMES, PICARD père.

PICARD père.

OUI, certes, je le suis.
La Révolution a su m'élever l'ame.
Me voici retiré, vivant près de ma femme,
Mon maître, libre enfin, heureux, quoiqu'un peu tard.
Chacun estime ici le citoyen Picard.
On me vient pour les grains de nommer commissaire.
J'ai de plus un bon fils, excellent militaire,
Et même Capitaine; enfin cela fait voir
Que dans le bataillon il a fait son devoir.
Et, sans prétendre avoir une grande importance,
Je commence à sentir un peu mon existence.

AGATHON.

Ce bon Picard! enfin ses droits lui sont rendus.

La Cit. AGATHON.

Il a gagné tous ceux que nous avons perdus.

MORINVAL, *vivement.*

Ils sont comme cela des millions en France,
Qui gagnent pour un seul qui perd.

PICARD père, *d'un ton un peu goguenard.*

Et l'espérance,
Citoyenne?...

La Cit. AGATHON, *amèrement.*

Eh mais donc! il est de bonne humeur,
Le citoyen Picard!

PICARD père.

J'étois un peu boudeur;

C'est que dans mon état je ne pouvois me plaire.
La domesticité n'étoit point mon affaire.
Ceci n'est point pour vous, citoyen Agathon.
Votre service étoit si doux, & vous si bon !
Mais ce n'est pas de même auprès de tout le monde;
Lorsque chacun commande, & que sans cesse on gronde..
Qu'on grondoit. Puis, malgré toute votre bonté,
Tout cela me sembloit blesser l'égalité.
Je disois, comparant mon état & le vôtre :
» Un homme n'est point fait pour en servir un autre:
» C'est attenter enfin aux droits de l'homme.

AGATHON.

Un peu.
Cela me répugnoit; moi, j'en ferai l'aveu.
Aussi je n'ai gardé, de ma maison entière,
Que mon bon Jardinier, avec ma cuisinière.
Encor ce sont plutôt des amis.

La Cit. AGATHON.

A ravir !
On n'aura plus le droit de se faire servir !

MORINVAL.

Non, l'on n'attendra plus d'une main mercenaire
Ce que tout simplement soi-même on pourra faire;
Non, l'on ne verra plus de lâches fainéants
Déserter sans pudeur la culture des champs,
Pour venir végéter & ramper dans les villes :
L'agriculture enfin & les métiers utiles
Réclament tous nos bras.

AGATHON.

Sans doute. Au moins on peut,
Car la loi le permet, l'humanité le veut :
On peut... Et cette idée a pour moi des délices,
Par un échange heureux de soins & de services,
S'aider, se soutenir l'un l'autre, à tout moment,
Se prouver que l'on s'aime; & mutuellement
S'attacher par les nœuds de la reconnoissance.

PICARD père.

PICARD père.

Auſſi, cher Agathon, voilà ma jouiſſance.
Bien que j'aie, entre nous, gagné ce peu que j'ai,
Du reſte, à votre égard, je ne ſuis point changé :
Portier, je vous ſervois; citoyen, je vous aime.

AGATHON.

Et moi, mon vieux ami, je ſuis toujours le même.
Croi... Mais que nous veut Roſe?

SCENE XV.

Les mêmes, ROSE, *qui accourt*.

La Cit. AGATHON, *à Roſe*.

Allons! courez plus fort!

ROSE, *de loin*.

Une lettre.

AGATHON.

Une lettre? eſt-elle de Belfort?

ROSE.

De lui-même, & pour vous.

AGATHON.

Ah! donne vîte, donne.
J'accuſois ſa pareſſe... oh! bien, je lui pardonne.
(*Il lit vîte les deux vers ſuivans.*)
» De Lauterbourg, ce vingt frimaire, l'an ſecond
» De la République une, indiviſible... » bon.
» Cher Citoyen Papa. . »
Le petit mot pour rire!
» J'aurois dû vous écrire, & depuis bien long-tems:
» Mais quoi! ſi vous ſaviez combien j'ai peu d'inſtans!
» Je puis penſer à vous, mais non pas vous écrire.
» C'eſt une marche, un coup de main :
» Du matin au ſoir, je travaille :
» Puis on nous promettoit un combat très-prochain;
» Et bien plus volontiers j'écris le lendemain

» Que la veille de la bataille. »
Hélas ! il a raison : il connoît bien nos cœurs.
» La bataille est donnée, & nous sommes vainqueurs. »
Vainqueurs ? ô mes amis ! vive la République !
(*Tous, excepté la citoyenne Agathon.*)
Vive la République !

ROSE.

O ma chère Angélique !

AGATHON, *reprend sa lecture.*

» Nous nous sommes battus, ma foi,
» Pendant une journée entière;
» Et les Autrichiens s'en souviendront, je croi :
» Nous les avons frottés de la bonne manière.
» On ne sauroit compter tous ceux qu'ils ont perdus.
» Nous rentrons dans le camp, & nous sommes rendus, »
» Car nous avons tous fait des efforts incroyables,
» Et dans cette action, nous étions de vrais diables. »

MORINVAL.

Les pauvres gens ! se battre au plus fort de l'hiver !

AGATHON.

De tout mon cœur encor, je les plaignois hier :
Mais ce n'est pas, je crois, le moment de les plaindre.
Suivons.
» Cher Agathon ! que ne puis-je vous peindre
» Tous les prodiges de valeur
» Qu'autour de moi j'ai vus; & dans ce jour d'horreur,
» Ce mélange étonnant de fureur, d'allégresse,
» De sang-froid & de hardiesse,
» Et de patriotique ardeur !...
» Un canonier mourant embrasse encor sa pièce,
» Et sourit; il expire à son poste d'honneur.
» Frappé d'un coup mortel, un jeune enfant s'écrie:
» *O mes amis ! je suis content :*
» *Vous triomphez; & moi, je meurs pour la patrie.*
» Tel même, en ce terrible instant,
» A l'intrépidité joint la plaisanterie,
» Et nous dit, en voyant son bras gauche emporté:

» *C'est jouer de bonheur ; le bras droit m'est resté.*
» Enfin, jeunes & vieux, guerriers de tous les grades,
» Ont fait merveilles aujourd'hui. »

MORINVAL, *s'essuyant les yeux.*

Voyez ! il rend justice à tous ses camarades,
Et ne dit pas un mot de lui !

AGATHON, *continue.*

» Je vous reverrai donc, & bientôt, je l'espère,
» Je reverrai ma femme... Eh mais ! en cet instant,
» Peut-être déjà je suis père.
» Ah ! s'il est vrai, baisez, bénissez mon enfant ;
» Baisez notre accouchée encor plus tendrement.
» J'embrasse avec respect ma chère belle-mère. »

La Cit. AGATHON.

Mon gendre est un brave homme, il le faut avouer.

MORINVAL, *à mi-voix.*

Elle ne prend pas mal son tems pour le louer.

AGATHON, *sourit, & continue de lire.*

» Mille amitiés à Rose. »

ROSE.

Oh ! jamais il n'oublie
Pour Rose un petit mot.

AGATHON, *lit.*

» Faites, je vous supplie,
» Mes tendres complimens au bon Picard. »

PICARD père, *attendri.*

A moi?
Voyez !...
(*Montrant la citoyenne Agathon.*)
La citoyenne a bien raison, ma foi.
Comme il est bon enfant, ce brave militaire !

MORINVAL.

D'un vrai Républicain tel est le caractère :
Bon fils, bon citoyen, bon époux, bon ami,
Il n'est ni vertueux, ni sensible à demi.

AGATHON, *achève de lire.*

» Et son cher fils, mon vaillant camarade !
» Pour lui, de loin, j'ai bien gémi.

» Lorsque nous nous battons, se voir ainsi malade!
» Je ne lui dirai pas : *pends-toi, brave Picard* :
» Se pendre, en tous les cas, est une triste chose :
» Je lui dirai : *guéris ; viens plutôt que plutard*,
» *Après avoir épousé Rose.* »

La Cit. AGATHON.

Epousé Rose? eh mais! que veut dire ceci?

AGATHON.

Nous vous l'expliquerons.

ROSE, *à part.*

Je n'ai que faire ici.

AGATHON.

(*Bas à Rose.*)
Non. (*Haut à la même.*)
Rose, vas porter cette lettre à ma fille.

ROSE.

Oui, j'y cours. (*Elle sort.*)

PICARD père, *bas à Morinval, en suivant Rose des yeux.*

Ah! j'aurois une bru bien gentille.

SCENE XVI.

Les Citoyen & Citoyenne AGATHON, MORINVAL, PICARD père.

La Cit. AGATHON.

ÇA, m'expliquerez-vous cet important secret? Picard prétendroit-il?

AGATHON.

Eh! quand cela seroit?

PICARD père.

Eh oui! cela me semble...

La Cit. AGATHON.

Une fort bonne affaire.

PICARD père.

Une fort bonne?... Eh mais! soit dit sans vous déplaire,

On ne penfera pas que ce foit pour fon bien
Que nous recherchons Rofe : au fait, elle n'a rien,
Mais n'importe. Mon fils eft jeune, fier, plein d'ame;
C'eft un brave foldat; il nourrira fa femme.

La Cit. AGATHON.

Il n'aura pas ce foin à prendre, j'en répons.

AGATHON.

D'où vient donc ce refus ? car moi, je m'y confons.

La Cit. AGATHON.

Eh mais ! de mon refus, vous connoiffez la caufe.

AGATHON.

Je connois?...

La Cit. AGATHON.

Comme moi, vous favez ce qu'eft Rofe.

AGATHON.

D'accord. Je fais que Rofe, & j'en ferois garant,
Eft fage, douce...

La Cit. AGATHON.

Allons, faites bien l'ignorant !
(*aux citoyens Morinval & Picard père.*)
Oui, Meffieurs, Rofe tient de près à ma famille.

AGATHON.

Il eft vrai.

MORINVAL.

Comment donc?

La Cit. AGATHON.

Oui, vous dis-je, elle eft fille
D'Ermeline Clairfont, mariée en fecret
A mon coufin germain, à ce pauvre Dinfret.
(*au citoyen Agathon.*)
Vous favez bien pourquoi nous en fîmes myftère
Au public, même à Rofe; & nous devions nous taire
Jufqu'à ce que pour elle il pût fe préfenter
Un parti convenable.

AGATHON.

Eh ! qui peut t'arrêter ?
Il fe préfente enfin, ce parti convenable.

la Cit. AGATHON.

Plaît-il ?... quoi ! vous feriez assez déraisonnable,
Sachant ce que Rose est, pour vouloir ?...

AGATHON.

Pourquoi non?
Que nous importe, à nous, la naissance & le nom
De la petite Rose? Ermeline est sa mère,
Je le sais; à ce titre elle m'en est plus chère,
Et je te sais bon gré de tes généreux soins.
Mais pour cela, dis-moi, vaut-elle plus ou moins?

(*montrant Morinval & Picard père.*)

En est-elle à leurs yeux, plus jolie & meilleure?
Elle est ce qu'elle étoit encore tout-à-l'heure,
Sage, spirituelle, aimable, bonne enfant;
Enfin, c'est toujours Rose: heureuse seulement
D'avoir de sa naissance ignoré le mystère!
Car elle n'en aura qu'un meilleur caractère.
Enfin, ma Rose plaît à tout le monde ici;
Tout le monde l'estime.

PICARD père, *avec chaleur.*

Et mon Picard aussi.
Oui, mon fils, au défaut d'un puissant héritage,
A l'amour du travail & l'honneur en partage;
Cela vaut les trésors de l'univers entier.

(*à la Citoyenne Agathon.*)

J'honorois mon état, lorsque je fus portier.
Mais je ne le suis plus. Vous avez, citoyenne,
Votre maison à vous, comme moi j'ai la mienne.
Mon fils est honnête homme aussi, brave soldat,
Servant bien son pays, blessé dans un combat;
Et, sans vous compromettre, on peut fort bien prétendre
A s'allier à vous, quand on sût vous défendre.

AGATHON.

Appuyé, cher Picard.

MORINVAL.

Moi, je l'appuie aussi.

(*à la citoyenne Agathon.*)

Eh ! Madame, qui peut vous retenir ici ?
Quoi ! vous résisteriez, en cette conjoncture,
Au vœu de tout le monde, au vu de la nature ?
Picard est jeune, aimable, honnête, vertueux,
Il est bon patriote & soldat généreux ;
Rose ne peut donc faire un choix plus digne d'elle.
Elle l'aime, il l'adore, & lui sera fidèle ;
Voilà tout ce qu'il faut : pour former ce lien,
Le vrai mérite est tout, & le reste n'est rien.

AGATHON.

Morinval a raison, ma femme ; il faut se rendre :
C'en est fait; plus long-tems tu ne peux t'en défendre.
Ce jeune homme a pour lui le véritable honneur;
Il est aimé de Rose, il fera son bonheur.
Elle te doit déjà beaucoup, presque la vie;
Elle est reconnoissante : allons, ma bonne amie,

(*en la caressant.*)

Mets, par ce dernier trait, le comble à tes bienfaits,
Et qu'elle puisse enfin te bénir à jamais.

La Cit. AGATHON, *à demi-persuadée.*

Ciel, faut-il...

AGATHON.

Oui, je vois que mon discours te touche,
Et que ce charmant *oui* va sortir de ta bouche:
J'en suis sûr, ton bon cœur va seul te décider.

La Cit AGATHON.

Hé bien donc, puisqu'il faut en tout point vous céder,
Qu'après tout, la raison a des droits sur son ame...
Allons, oui, je consens...

AGATHON, *l'embrassant.*

Je reconnois, ma femme.
C'est un plaisir d'avoir affaire aux gens d'esprit.
On les ramene...

La Cit. AGATHON, *avec un reste d'humeur.*

Soit. Je consens, il suffit.

MORINVAL, *voyant venir Picard fils avec Rose.*

Sans doute : ah ! le voici.

AGATHON, *à sa femme*

Comme il a bonne mine !

Il peut bien épouser la petite cousine.

SCENE DERNIERE.

LES MÊMES, ROSE, PICARD fils.

AGATHON, *à Rose & à Picard fils.*

MA foi, mes bons amis, vous venez à propos :
La victoire est à nous.

PICARD fils.

Comment ?

AGATHON.

En quatre mots,
Soyez l'époux de Rose.

ROSE.

O ciel ! est-il possible ?

PICARD fils.

Qui ? moi !... Si vous saviez combien je suis sensible !
(à la Cit. Agathon.)
Vous vous rendez vous-même à mes vœux les plus doux ?

La Cit. AGATHON, *à Picard fils.*

Hé bien ! oui, je consens que Rose soit à vous.
Soyez-en digne, au moins, par vos soins, votre zèle...

PICARD fils.

Ah ! doutez-vous qu'époux, qu'amant toujours fidèle ?...

AGATHON.

Non, non ; nous le savons, Rose est en bonnes mains.
Eh bien ! non voilà donc cousins presque germains !

PICARD fils.

Cousins ?

PICARD père.

Oui, mon enfant.

La Cit. AGATHON, *à Rose.*

Embrassez-moi, ma chère :

Vous êtes ma cousine.

ROSE, *se jettant dans ses bras.*

Ah ! vous étiez ma mère.

AGATHON, *à Rose & à Picard.*

On vous dira comment tout cela s'est passé :
Nous avons quelque chose ici de plus pressé.
(*à Rose.*)
Donne ta main.

ROSE, *la donnant.*

Qui ? moi ?

AGATHON, *à Picard fils*

Toi, donne aussi la tienne.

(*avec tendresse & dignité.*)
J'unis le Citoyen avec la Citoyenne.
Je bénis, mes enfans, de nœuds si purs, si doux :
Modèle des amans, soyez-le des époux.

ROSE & PICARD.

Ah ! oui, nous le ferons.

AGATHON.

Ecoutez, j'imagine
Que l'on a bien le droit de doter sa cousine.

PICARD fils.

A-t-elle besoin?...

AGATHON.

Non. Moi, je ne disois mot ;
Mais j'ai dix mille francs d'épargnés pour sa dot.

PICARD père.

Dix mille francs ?

PICARD fils, *à Agathon.*

De vous, rien ne sauroit surprendre.
Mais, à cette faveur j'étois loin de m'attendre.
Du simple nécessaire on va se contenter ;
Et c'est être aujourd'hui riche, que d'apporter
La force d'un côté, de l'autre l'industrie,
Et tous deux un grand fond d'amour pour la Patrie.
Que faut-il davantage ?

MORINVAL.

Il a raison.

PICARD père, *à son fils.*

Fort bien :
Mais vas, dix mille francs ne gâtent jamais rien.
Eh! cela fait, vois-tu, cinq cens livres de rente.

La Cit. AGATHON, *émue, à son mari.*

Ce que vous faites-là pour ma chère parente,
Le ton de ce jeune homme on ne peut plus décent,
Enfin tout ce spectacle aimable, attendrissant,
Me touche, me pénètre ; avec une autre fille,
C'est un ami de plus que j'ai dans ma famille.

PICARD fils.

Ah! comment reconnoître !...

AGATHON.

En n'en parlant jamais,
Mais en nous aimant bien.

PICARD fils.

Ah! croyez...

AGATHON, *lui fermant la bouche.*

Je crois : paix.
Soyez heureux, enfans, voilà ma récompense.

MORINVAL, *à Agathon.*

Elle est dans ton bon cœur. En pareil cas, je pense,
Des deux, celui qui donne est bien le plus heureux.

AGATHON, *à Morinval.*

Tu l'éprouvas souvent, ami si généreux!
(à toute sa famille.)
Oui, c'est là, mes enfans, que le bonheur consiste ;
L'honnête homme ne peut manquer d'être optimiste ;
Et c'est ainsi que, moi, je l'ai toujours été.
Que, sans prétention, chacun de son côté,
Remplisse ses devoirs au sein de son ménage,
Fasse le bien qu'il peut dans tout son voisinage,

Soit désintéressé, modeste, sans détours,
Pur dans ses actions, & vrai dans ses discours;
De toutes ces vertus la constante pratique
Sera le ferme appui de la chose publique,
La source du bonheur; c'est alors que je veux
Au lieu de *tout est bien*, dire « tout est au mieux »

VAUDEVILLE.

PICARD père.

Enfin, la voilà rétablie,
Cette touchante Egalité!
(*à Agathon.*)-
A ta famille je m'allie,
Toi que toujours je respectai.
Le bon Picard jouit, existe,
Il se sent homme & citoyen;
Et peut dire avec l'Optimiste:
» Tout est bien, oui, tout ira bien. » *Bis.*

PICARD fils.

Jugez s'il faut que je le dise,
Quand de Rose j'obtiens la main!
Mais quoi? n'est-ce pas la devise
De tout brave Républicain?
Sublime amour de la Patrie!
Voyez un soldat citoyen:
En mourant pour elle, il s'écrie:
» Je m'en vais, mais tout ira bien. » *Bis.*

MORINVAL.

J'en accepte aussi le présage,
Moi, toujours mécontent, grondeur:
Mais achevons ce grand ouvrage,
Et méritons notre bonheur.
Joignons les vertus domestiques
Aux qualités du Citoyen.
La vertu fait les Républiques:
Des mœurs, des mœurs, tout ira bien. *Bis.*

La Cit. AGATHON.

Faudra-t-il applaudir moi-même,
Quand ſi long-tems je m'affligeai ?....
Mais cependant, ſi mon ſyſtême
N'étoit qu'orgueil & préjugé ?
Quand chacun eſt plein d'eſpérance
Que tout Français eſt Citoyen ;
Serois-je donc la ſeule en France
Qui ne dirois pas » tout eſt bien !
Oui, je dis auſſi, *tout eſt bien.* » *Bis.*

AGATHON

Eh ! bien, que vous diſois-je, amis ? je m'abuſois,
Selon vous ! ah ! mon cœur ne me trompa jamais.

(*il chante.*)

Peut-être la philoſophie
Accuſoit jadis ma gaîté :
Aujourd'hui tout me juſtifie,
Quand de tout je ſuis enchanté.
Je l'étois comme époux & père,
Je le ſuis comme Citoyen,
Et chacun avec moi, j'eſpère,
Va dire avec moi » tout eſt bien. » *Bis.*

ROSE.

C'eſt pour moi, patriote née,
Qu'eſt fait un refrain auſſi doux,
Moi, qui trouve en cette journée

(*Tendant une main aux Citoyen & Citoyenne Agathon, & ſouriant au jeune Picard.*)

Une famille, un tendre époux.

(*au Public.*)

Y joindrez-vous votre ſuffrage ?
Trop heureux l'auteur citoyen,
Si vous diſiez de ſon ouvrage :
» Mais vraiment il eſt aſſez bien ! » *Bis.*

FIN.